mener dans les rues." Ces paroles étaient dites avec une émotion calme, et l'admirable enfant demeurait impassible, non-dé des larmes qui lui répondaient.

Un jour cependant, un seul jour, sa résignation sembla prête à l'abandonner. Sentant la vie s'épuiser dans ses veines, son intelligence naguère si vive et si pénétrante incapable désormais du plus petit effort et de la moindre application, épouvanté par la conscience de son état, il sentit un instant son cœur faillir, et ses larmes coulèrent en abondance. " Mon Dieu, s'écria-t-il à plusieurs reprises, d'une voix entre coupée de sanglots je ne puis plus même penser à vous ; ayez pitié de moi." Cette prière fut entendue, et des grâces victorieuses vinrent soutenir la faiblesse de la nature et l'empêcher de succomber. Cette heure d'abattement passa vite, et Léopold reprit dès lors une sérénité qui ne le quitta plus. Il en avait besoin pour soutenir la seconde crise, qui ne se fit pas attendre et le mit, pendant une nuit tout entière, dans une position désespérée.

Ce fut au sortir de ces premières étreintes de la mort qu'on s'empressa de lui faire recevoir le saint viatique. A la vue de la divine Eucharistie qu'on lui apportait, Léopold se ranima, et il reçut avec les plus vifs élans de joie et d'amour l'hostie sainte, dans laquelle il avait mis depuis longtemps toute sa consolation, son espérance. Toute sa famille, agenouillée, assistait à la cérémonie, pressée dans sa chambre autrefois solitaire, maintenant encombrée tout le jour par de nombreux visiteurs dont chacun emportait de son lit quelques paroles édifiantes et célestes. M. le curé, qui ne laissait pas passer une seule journée sans venir le visiter plusieurs fois, lui demandait un jour s'il pensait au bon Dieu ; " J'y pense quelquefois, lui répondit-il, mais pas aussi souvent que je le devrais."

Après la pensée de Dieu, celle de la Sainte Vierge occupait tout son cœur et se traduisait sans cesse sur ses lèvres. Comme on lui disait que Marie devait avoir une bien large part dans ses affections : " Oh ! la Sainte Vierge, répondait-il avec effusion, je ne puis pas l'oublier. Elle est deux fois ma mère. Environ un mois avant sa mort, un soir qu'il était seul avec sa mère, il lui dit " Mets-toi à genoux, maman, et nous réciterons ensemble le *Souvenez-vous*," et il fit cette prière à haute voix avec la piété d'un ange du Ciel. Lorsqu'elle fut terminée, il ajouta " Je ne sais pas ce que le bon Dieu me réserve ; mais si je reviens jamais à la santé, quelle que soit un jour ma position, quel que soit le lieu que j'habite,

jamaï je ne laisserai passer un jour de ma vie sans aller m'agenouiller à son autel de la sainte Vierge."

A mesure que le terme de sa vie approchait, Léopold tenait ainsi sa pensée plus constamment élevée vers les choses du ciel, et les douloureuses préoccupations de son cœur filial, de plus en plus brisé à l'approche de la séparation, pouvaient seules la rappeler encore quelquefois sur la terre. " Quand je serai mort, répéta-t-il plusieurs fois à ses parents en les couvrant de baisers, vous serez bien malheureux ; mais si je vais dans le ciel, je ne vous quitterai pas un seul instant : je me tiendrai toujours à côté de vous." Avant d'accomplir cette promesse, en devenant dans le ciel l'aimable et puissant protecteur de chacun des membres de sa famille, il devait, commençant sa mission dès ici-bas, être pour eux un ange de paix et de réconciliation, et laisser dans une union parfaite et inaltérable tous ceux qui s'étaient partagés son affection en ce monde. Leur souvenir fut si continuellement présent à son cœur jusqu'au dernier moment, que, tandis qu'il s'oubliait lui-même et ses souffrances, il se montrait au contraire rempli d'une inquiète sollicitude pour toutes les personnes qui l'entouraient. Sa bonne mère devait remplir ses devoirs religieux le jour même de la fête de Pâques ; mais elle en fut empêchée. Plusieurs fois, et même dix minutes avant sa mort, il lui dit : " Bonne maman, quand donc feras-tu tes Pâques ?" Et comme celle-ci s'empressait de lui dire qu'elle n'y manquerait pas plus cette année que les autres : " Tu les feras aussi, n'est-ce pas ?" dit-il, en se tournant vers son père. Celui-ci le promit, et l'enfant lui répondit par un sourire où se peignait toute la joie qu'il avait de cette assurance.

On était aux premiers jours d'avril, et le dénouement de la maladie commençait à s'annoncer d'une manière plus prochaine. Le travail de la consommation intérieure se révélait clairement au dehors par une maigreur telle que tous les linéaments du visage se dessinaient en angles osseux à travers la peau ; en même temps, le souffre devenait plus pénible et plus embarrassé. La résignation et la patience, loin de se démentir, semblaient croître en proportion des épreuves auxquelles elles étaient soumises. Il n'y avait pas à s'en étonner. Pendant la dernière période de sa maladie, Léopold communia souvent, et, à chaque fois, il reçut le pain des mourants avec une piété toujours croissante : on eût dit que son âme, prête à quitter les ombres et les apparences de la terre, contemplait déjà

son Dieu face à face sous les voiles eucharistiques.

La dernière de ces communions présentait un touchant spectacle que n'oublieront pas ceux qui eurent le bonheur d'y assister. Pressant sans doute que tout allait être bientôt fini pour lui sur la terre, le petit malade voulut demander pardon aux personnes qui étaient présentes des scandales qu'il leur avait causés, disait-il. Lorsqu'ils entendirent cette amende honorable si surprenante dans une pareille bouche, l'émotion gagna tous les assistants : chacun se rappelait à l'environ les édifiants exemples que Léopold avait donnés à tout le village, sa douceur, sa docilité, son recueillement devant les saints autels, et, le cœur assiégé par ces souvenirs, il ne savait répondre à ces paroles que par des sanglots. Trois ou quatre jours avant sa mort, M. le curé eut la pensée de lui apporter les reliques de la vraie croix que possède l'église de Venneçy. Il les reçut avec empressement et les baisa aussitôt avec respect, puis il les donna à baiser à son père, à sa mère et aux autres parents qui étaient près de lui.

(La fin au prochain numéro.)

L'ABEILLE.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 8 JANVIER 1861.

L'Abcille croirait manquer grièvement, si elle dérogeait à une coutume que le temps a rendu si respectable, et sa bienveillance envers chacun de vous, chers confrères, irait jusqu'à parler d'étranges, si la dureté des temps qui met souvent les plus sérieuses entraves aux meilleurs intentions ne la contraignait de se borner à de simples souhaits.

Ne méprisez pas toutefois cet humble cadeau : un proverbe Arabe compare les souhaits d'un véritable ami au baume de Galaad qui prévient les maladies. Nous savons que l'Abcille est toute dévouée aux intérêts des écoliers et de ses abonnés en général, aussi la croyons nous sincère lorsqu'elle forme les vœux les plus ardens pour le bonheur de tous ; et comme il n'y a qu'un seul bonheur véritable, elle désire que tous le cherchent dans la droiture du cœur et la noblesse des sentiments. Elle souhaite que cette nouvelle année qui ajoute à l'âge de tous, ajoute aussi à leur expérience, que les écueils qu'ils ont rencontrés, leur servent de guide dans la route nouvelle, et que la persévérance, qui seule fait le mérite des efforts, puisse couronner toutes les espérances légitimes ; enfin que tous soient animés des meilleures intentions, et qu'ils